

DAMIEN SPLEETERS

---

TRANSERE

ROMAN

*Il y a en cette demeure,  
un esprit emprisonné  
qui rêve de s'évader.*

**1<sup>5</sup>** Patriarches et Matriarches reconnurent l'endroit où jadis il était tombé. Ils s'y rendirent séparément et le pointèrent du doigt, puis ils virent que leur choix était commun.

**1<sup>6</sup>** Tous dirent qu'après les recensements, on nomma les Bâisseurs et ils prirent le chemin du départ. Ils convinrent d'un signal, et lorsqu'ils le perçurent, ils dirent : « le temps est venu de se préparer et d'abandonner pour toujours notre demeure ».

**1<sup>7</sup>** Patriarches et Matriarches cherchèrent le Pont. Et lorsqu'ils l'eurent trouvé, il était scellé. Tous attendaient le signal.

**1<sup>8</sup>** Beaucoup chercheront le passage sans trouver de repos, mais un seul pourra entendre l'appel, il fera le pèlerinage vers le Songenèse et sera par le sacrifice.

**1<sup>9</sup>** Le jour arriva où ils perçurent le signal. Ils firent alors une fête grandiose où beaucoup laissèrent la vie. Jamais le monde n'avait vu pareille euphorie. Ils attendirent trois jours et trois nuits et prirent le chemin du départ. Les Bâisseurs, les Patriarches et les Matriarches périrent dans la pierre. Leurs enfants honorèrent leur mémoire en effaçant toutes les traces, en bannissant tous les souvenirs. Le culte devint hérésie et les écritures devinrent cendres. Et tous oublièrent le Grand Exode.

Daeron reposa le livre à la couverture de cuir rouge sur la table de nuit. La lumière de la lampe de chevet mettait en évidence les reliefs orangés et pourpres. Lentement, des souvenirs douloureux prenaient forme. De la mémoire par rafales, qui trouait le bouclier épais de sa vie. Il ne savait pas pourquoi, mais toutes ces balles, tous ces tubes d'acier qui le cherchaient en sifflant dans l'air semblaient provenir de ce livre poussiéreux et sali par les âges. Il fronça les sourcils et détourna le regard vers le plafond où les ombres dansaient. Les ténèbres prenaient corps et touchaient son âme là où ça fait le plus mal. Ne sachant plus où se réfugier, Daeron ferma les yeux et céda à un sommeil épais et visqueux, par dépit, ou par nécessité.

# 1

C'est flou. Une maison à trois étages. Grande et étroite. Flanquée de deux autres habitations, plus petites d'un étage. Des briques cramoisies, deux fenêtres par étage avec leurs volets bleus dont la peinture s'écaille. Un petit trottoir. Il marche en direction de la maison. Il se retourne, il ne voit que l'obscurité ; il vient de là. Il est venu de la réalité à ce rêve. Il baisse la tête. Il le sait. Il avance vers cette maison. Il est en face de la porte d'entrée. Elle s'ouvre, un enfant d'une douzaine d'années sort en sautant joyeusement du seuil au trottoir. Sa mère le suit et lui parle. Il acquiesce. Son père sort en dernier, refermant la porte derrière lui. Il regarde le ciel. Pas très grand, fin. Peu de cheveux sous son chapeau, de petites lunettes rondes sur le nez et une moustache en dessous, les traits tirés, il passe des nuits blanches à lutter contre le temps qui se mue quelques fois en sommeil. La femme semble quant à elle égarée, effacée depuis bien longtemps. L'enfant regarde son père et boutonne sa gabardine brune. C'est comme un film muet. Il les observe, il voit leur bouche remuer, mais il n'en sort aucun son. L'enfant marche du pas léger de l'innocence et doit fréquemment s'arrêter pour attendre ses parents. Il leur invente des dialogues, il leur invente des bruits. S'il se concentre bien, il perçoit le craquement des feuilles mortes sous leurs pas. Il entend les rires de l'enfant. Il entend le silence de l'homme et de la femme qui marchent en amoureux, la main dans la main. Il ne sait pas où ils vont. La gare, elle se rapproche. Une porte qui grince, réveille un voyageur endormi. Trois tickets,

le quai douze, un train. Il voit tout cela défiler devant lui. Et il les voit, eux, monter dans un wagon. Il est inquiet, il n'aime plus les trains. Mais il doit les suivre. Il entend un sifflement à l'avant de la locomotive, il n'a plus besoin de l'imaginer. Alors il grimpe à l'intérieur avant que les portes coulissantes ne se referment. Il avance d'un pas, regarde à gauche, c'est vide. Il va vers la droite, il pousse la poignée et la porte s'ouvre. Il les voit. L'enfant est assis en face de ses parents, près de la fenêtre. L'autre s'assied dans la rangée d'en face, l'enfant se retourne. Et c'est là que le temps arrête sa course, quand deux regards se croisent, quand ils plongent l'un dans l'autre. Pendant une période courte et longue à la fois, une seconde qui dure une éternité. Pendant le présent. C'est là que le sable ne s'écoule plus, qu'il retient sa respiration. Et c'est là que l'autre voit les cercles de feu gravés dans son regard, ceux-là qui lui confèrent une puissance inouïe. Ce regard extatique, exprimant la force qui se reflète dans le miroir des limbes nébuleux de ses yeux. Elle ouvre les portes des âmes dans un fracas abyssal et il voit alors toute la beauté que celles-ci recèlent. Ces trésors qu'il extirpe du fond des océans des inconsciences et des vies, il s'en abreuve avidement et personne d'autre que lui ne peut les voir, et personne d'autre que l'autre ne peut les voir. L'enfant reprend son regard angélique et se tourne à nouveau vers la fenêtre où défile un paysage de campagne. Quelques vaches broutent paisiblement. Alors que l'autre tente de reprendre conscience, alors qu'il se débat, il est de nouveau aspiré. Au moment où il inspire de nouveau, il est happé. Le paysage disparaît d'un coup. Il laisse place à une toute autre vision, celle de la ville, Araidon. Une fine pluie tombe au dehors. L'enfant est émerveillé. L'autre connaît cela, il l'a déjà vu, mais il ne se rappelle pas où. L'autre perd le contrôle. Il n'arrive pas à suivre. Il regarde l'enfant qui sourit toujours, il voit la bouche de son père qui bouge et l'enfant qui sourit de plus belle. D'autres personnes montent dans le train. Encore du mouvement, vitesse, et l'arrêt. L'autre est resté immobile pendant tout le voyage. Le monde s'écoule autour de lui, il voit

les choses bouger, en accéléré. Une nouvelle fois le paysage disparaît. Mais l'autre n'a pas le temps de voir où le train a fait arrêt. Tout se brouille.

Il se réveille comme on se réveille dans un avion, ou un train. Un réveil de transit, brusque et perdu. Un petit bip continu vient lui déchirer les tympans. C'est le signal de la levée du couvre-feu. Bientôt, le monde entier sortira en même temps de sa léthargie et rejoindra son ordinateur, son téléphone, sa grue, son uniforme ou sa femme.

\*

– Bonjour Monsieur, me voilà, furent les premiers mots que le directeur entendit.

– Mais qui êtes-vous ?

Ça y est. Ses yeux s'égarèrent dans le vide de ce bureau, de l'espace qu'occupe cette pièce.

*Qui je suis...*

Il n'était pas très présentable, mais il s'en foutait. Il était dans un de ces jours où les priorités changent, où l'on croit qu'on n'a plus rien à perdre parce que tout se vaut. Il était dans un de ces jours où on entre dans une firme multi-Factions, dans la firme multi-Factions la plus puissante et la plus respectée maintenant, mais qui avant ne valait guère mieux que ces entreprises chétives et peureuses. Dans un de ces jours où on se lève le matin sans savoir pour quoi. Oui, ce matin là, il avait les yeux vides. Non... vidés. La nuit les avait vidés. Il s'est levé tôt. Il est resté un moment assis sur le bord de son lit. Il ne pensait à rien. Du moins, il n'arrivait pas à insuffler assez d'intensité dans ses pensées pour empêcher celles-ci de se dissoudre dans l'air de sa chambre. Un air déjà en saturation de pensées, de mémoire et de souvenirs. Il s'est dirigé vers la salle de bains. Il a pris une douche aussi froide que brève et s'est traîné jusqu'à la cuisine. Brancher le percolateur, prendre une tartine, allumer la télévision, beurrer la tartine, remplir la tasse. Sans sucre ni lait...

STOP. Arrêt sur image. Là, c'est ici qu'on le voit. Le changement de priorités. Il vient de zapper sur la chaîne économique. *Paintax : actions en baisse. Les actionnaires ne font pas confiance à la société concernant l'exploitation de ce nouveau filon dans le secteur 04.*

Un de ces jours où vous mettez votre costume, où vous nouez votre cravate, où vous cirez vos chaussures, où vous sortez de votre appartement à quatre chiffres, où vous descendez la rue en face de votre tour à cinq chiffres. Vous marchez droit devant, droit devant. Vous, l'être à six chiffres. Oui, il était dans ce jour où vous entrez dans le bureau du PDG sans rendez-vous et en disant : « Bonjour Monsieur, me voilà ».

– Aujourd'hui, je suis Daeron Elij, mais ce qui vous importe Monsieur, c'est ce que je serai demain. Et vous, que serez-vous demain ? Laissez-moi vous le dire, vous serez l'entreprise d'exploitation de minerai la plus compétitive du marché ! Vous serez le numéro 1 dans la deuxième Faction, vous écraserez vos concurrents ! Je suis l'engrenage qui manquait à cette machine, je suis celui qui va faire remonter votre cote en bourse ! Je suis celui qui va donner la confiance ! Si vous me faites confiance, alors eux auront confiance en moi ! Qu'en dites-vous ? finit-il par dire, ce jour là, avec toute sa fureur et son désespoir.

\*

– Bonjour, je suis Daeron Elij. Je suis responsable de direction au département général de communication de Paintax.

Ça, c'est ce que le conseil d'administration entendit pour la première fois de la bouche de ce nouveau venu. Il avait les yeux qui brillaient d'excitation. Personne ne le connaissait ici, et lui ne connaissait personne. Bientôt, ils pourront apercevoir l'étendue de son pouvoir, de sa puissance. Et si par malheur ils distinguaient les failles, les faiblesses en lui, il partirait. Comme s'il n'avait jamais existé. Il irait ailleurs.

– Bien, Monsieur Elij est maintenant chargé de la communication avec nos clients. Comme vous le savez sans doute, nous passons par une période difficile. Tâchez de l'aider afin que la situation s'améliore pour tous.

Ils gardèrent le silence, ils le scrutaient. Le directeur claqua dans ses mains en finissant sa phrase. Le comité s'ébranla et, au lieu de ne former qu'une seule et même entité, plusieurs personnes sortirent de la salle de réunion.

– Catherine. Montrez-lui son bureau. Bon travail, Monsieur.

Daeron répondit par un petit signe de la tête et emboîta le pas de la jeune fille.

Les couloirs étaient très éclairés, très lumineux. Le sol était couvert de moquette bleue qui étouffait les bruits de pas des deux jeunes gens. Il y avait quelque chose de bizarre avec cette fille. Elle ne semblait pas convenir au décor. Elle marchait péniblement avec ses chaussures à talons. Et son tailleur blanc ne lui allait pas du tout. Elle dégageait pourtant une aura étrange. Elle s'arrêta devant une porte verte. Elle l'ouvrit en esquissant un sourire léger. Son « bienvenue » l'invita à entrer.

– Mon bureau est juste en face du vôtre. N'hésitez pas à faire appel à moi en cas de besoin. À bientôt.

Elle referma la porte. Son sourire léger ne s'effaça pas.

La pièce était plutôt grande. Plusieurs tubes néons éclairaient les trois murs blancs qui la délimitaient. L'importance du poste de Daeron dans la société était délimitée par ces trois murs blancs. En face de lui, pas de mur. Simplement une immense fenêtre de la même taille. Ce mur-là ne déterminait pas l'importance de son poste, il déterminait sa vie. Daeron s'approcha de la fenêtre, il ne voyait que son propre reflet. Il détourna la tête en prenant son inspiration. Il se dirigea lentement vers le mur de droite et pressa un discret petit interrupteur. Une voix électronique s'adressa à lui :

– Cher travailleur, selon l'article 389 du Code de la Vie Privée, nous vous informons que pour votre sécurité, vous

disposez de quinze minutes par jour de visibilité extérieure. Ce message ne sera transmis qu'une seule fois. Veuillez s'il vous plaît faire attention à la fermeture automatique du système à la fin du temps imparti.

Son reflet disparut, il était haut, et il n'y avait aucun bruit. D'immenses gratte-ciel empêchaient la vue d'aller bien loin de tous côtés. À environ mi-hauteur de ceux-ci, il y avait de nombreux bâtiments sales d'où surgissaient des cheminées noires. Daeron se pencha ; d'étranges capsules gravitaient partout dans la ville, suivant des routes imaginaires, pré-programmées. Les rues étaient sombres et presque désertes. Plus tôt ce jour-là, elles grouillaient de monde, mais l'heure de l'extinction approchait. Les derniers badauds se hâtaient de rentrer s'ils ne possédaient pas de capsule. Daeron avait de la chance de pouvoir voir au-dehors. Le Comité de Censure et de Suivi Social Contemporain (plus connu sous le sigle « CC ») ne lui donnait pas plus de temps pour voir au-delà de ce qu'on appelle depuis sa création une « fenêtre de censure ». Daeron vivait en hauteur, voilà maintenant qu'il travaillait en hauteur. Il se retourna et fit face à la porte d'entrée. Il parcourut la pièce des yeux. À sa droite, le bureau sobre en métal était appuyé contre le mur. Il était muni d'une petite chaise qui avait l'air plutôt confortable. Il y avait un téléphone, un ordinateur, un calendrier et une horloge. Dans les tiroirs de celui-ci, il découvrit un agenda vierge. Il n'y avait rien de plus pour le moment, mis à part des feuilles et de quoi écrire. Ce bureau était éclairé par une petite lampe grise très discrète. À sa gauche, une bibliothèque remplie d'ouvrages liés à l'entreprise. À droite de celle-ci, une carte du monde avec les frontières des trois Factions, délimitées lors du Traité de Pékin. Les points blancs indiquaient les gisements non-exploités. Les points verts étaient ceux que la société possédait. Soudain, une sirène retentit. Daeron sortit de sa rêvasserie dans un sursaut. Il ne s'habituerait jamais à ça. Il osa un rapide coup d'œil vers sa gauche pour voir le ciel blafard s'occulter petit à petit. Les quinze minutes s'étaient écoulées. Il était maintenant plongé

dans le noir le plus complet. Il entendit une nouvelle fois la voix électronique :

– Cher travailleur, selon l'article 395 du Code de la Vie Privée, nous vous informons que pour votre sécurité, il vous reste une heure pour regagner votre domicile. Après quoi, vous serez arrêté, et interrogé. Aucun citoyen ne doit se trouver à l'extérieur après le couvre-feu. Merci.

La lumière de son bureau se ralluma. Il prit sa veste et sortit. La pièce resta vide et silencieuse. Lorsque la porte se ferma derrière lui, la lumière se coupa automatiquement. Il était tout aussi seul dans l'ascenseur. Le personnel devait déjà avoir quitté les lieux, préférant rentrer à la hâte, avant le couvre-feu. Daeron était inquiet. Il échafaudait déjà son plan de retour. Il voulait éviter le quartier qui bordait les tours résidentielles. Lorsqu'il arriva dans le hall, il vit cette forme blanche s'engouffrer dans une capsule. Et il l'imaginait déjà sourire derrière la vitre, dans le noir. Il sortit et regarda vers le haut. La grandeur de ce bâtiment de béton, d'acier et de verre était vertigineuse. Pourtant ce n'était pas le plus grand. Un souvenir de son enfance ressurgit alors, le même qu'au matin. Transere, la ville du Pont, la capitale de la première Faction, la plus belle ville du monde. Il vit défiler devant ses yeux le Palais des Sciences, siège du pouvoir, et le fameux Pont. Ça, c'était ce qu'il avait vu de plus haut dans sa vie. Il chassa ses pensées en remontant le col de son manteau. Il s'engagea sur le trottoir en direction de l'Ouest quand une voix l'interpella :

– Monsieur, s'il vous plaît, vous oubliez vos clés !

Il se retourna et vit un homme d'âge mûr. Ce devait être le gardien certainement, il portait un uniforme avec le sigle de la société et un képi. Si cet homme n'avait pas été là, la capsule que la société lui avait gracieusement offerte serait restée sur le parking bien longtemps. Il le remercia d'un signe de tête et embarqua à bord du véhicule. Il encoda ses directives et la porte se referma dans un glissement pneumatique. Les vitres des voitures étaient les seules qui échappaient aux lois du CC.

Il se mit un court instant à la place de tous ces gens qu'il voyait vaquer à leurs occupations chez eux, sans se préoccuper de ceux qui les observaient depuis l'extérieur. Jamais il n'aurait pu supporter pareille condition. Si on lui avait assigné un appartement dans les étages inférieurs, il aurait sans nul doute demandé un changement. Suivant la pression sociale collective qui couvait depuis des dizaines d'années, le CC avait fini par adopter une loi spéciale. Même avant l'Exode on aurait pu prévoir que ça finirait comme ça :

**Article 360 du Code de la Vie Privée :** Les vitres transparentes sont à ce jour totalement interdites dans les métropoles des trois Factions. Tous les habitants possédant un appartement doivent remplacer les vitres de ce même appartement par le vitrage spécialement conçu à cet effet. Il est interdit désormais de posséder du vitrage permettant de voir de l'intérieur vers l'extérieur. L'utilisateur doit obligatoirement posséder un vitrage permettant l'observation de celui-ci depuis l'extérieur.

Cette loi apaisa les ardeurs des citoyens en provoquant chez eux une sorte d'épanchement d'une curiosité malsaine. Ce fut aussi plus facile pour les autorités. Pour les contrôles et les rondes. Au début, bien entendu, il était impossible de vivre normalement. Mais après un certain temps d'adaptation, et en ne voyant strictement rien de ce qui se passe à l'extérieur, on finit par s'habituer. Mais Daeron n'y arrivait pas. Il se sentait vraiment différent. Pourquoi lui n'y arrivait-il pas alors qu'à l'heure actuelle, plus personne ne pouvait se passer de ce système ? Il éprouva un certain malaise en sortant de la capsule. Il était désormais en face de la grande porte d'entrée de la tour. Il entendit derrière lui la voiture s'éloigner à la recherche d'une place pour se garer. Il entra dans la cabine d'ascenseur

et poussa successivement sur trois chiffres : ①, ⑦, ⑧. La cabine s'ébranla et il sentit son accélération. Peu après, un carré lumineux découpa l'obscurité de son appartement. Il entra, referma la porte. La lumière s'alluma presque tout de suite. Il se déshabilla. La lampe clignotante au-dessus du miroir de la salle de bain découvrit un visage jeune. Daeron se regardait sans trop savoir que penser. Cette tache dans ses yeux. Toute petite. Elle allait grossir.

## 2

Lorsque de l'air trop froid entre par la bouche, sous l'impulsion des muscles de la cage thoracique et du diaphragme. De l'air glacé, pénétrant dans vos bronches, allant vers vos poumons, rencontrant vos alvéoles pulmonaires et se mêlant à votre sang ; alors, vous avez une sorte de réflexe, une petite toux soudaine, comme si vous étiez surpris. C'est un peu la même chose avec la vie. C'est ce qui se passe quand l'autre revient à lui. Il ouvre les yeux après les avoir fermés. Le train s'est arrêté. Et il voit l'enfant se diriger doucement vers la sortie. Il se lève et les suit. Cette gare est encore plus grande que la première. Et l'autre a du mal à suivre l'enfant qui s'engouffre dans la bouche entrouverte des escaliers reliant le hall aux quais. Une longue marche souterraine, pour finir aveuglé de lumière artificielle. Et le voilà débouchant sur une titanesque sculpture faite de matériaux que les entreprises d'exploitation de minerai extraient tous les jours. Une sorte de luminosité diaphane envoûtante, mouvante, s'en dégage. L'enfant, qu'il avait perdu de vue, contemple comme lui l'ouvrage. Son père s'approche, lui pose une main sur l'épaule. Après une longue minute, l'enfant et ses deux parents détachent le regard de la statue. Elle représente un ange. Ses deux ailes blanches déployées, le regard fier vers l'horizon, il a un genou à terre et pointe du doigt le bâtiment qui se situe en face de la gare. Sa main droite, fermée en poing, frappe sa poitrine à hauteur du cœur, sur un blason représentant une croix bleue dans un soleil jaune. Ils marchent vers les portes de sortie.

À gauche, une multitude de guichets où s'affairent des gens de toutes les Factions. À droite, le tableau d'affichage : Araidon, Biscos, Neoterria, Logeth ; des destinations lointaines, mais au fond toujours la même chose à y trouver. Pourtant l'autre ne désespérait pas. Il savait qu'elle l'attendait. Les grandes portes s'ouvrent à l'approche de l'enfant. Une place couverte de marbre blanc. Personne ne saurait rester impassible à la contemplation de ce spectacle. La première fois fait toujours cet effet. Et à chaque fois qu'on y revient, la surprise est pareille, elle n'est pas estompée. À environ deux cents mètres des marches entièrement gravées de la gare : le Palais des Sciences, où les Grands Chercheurs exercent leur pouvoir dans les fastes, le luxe et le savoir. À droite du carré de la place, c'est là qu'est le Pont. À la lumière du soleil de midi, il semble être recouvert d'or et d'argent. Et les lampes rouges et vertes qui clignotent partent de sa base et se perdent très haut dans le ciel, là où le regard ne peut plus les suivre. L'enfant se trouve maintenant au centre de la place. Dans son esprit comme dans celui de l'autre, c'est la chose la plus époustouflante qu'il ait jamais vue. Le Pont fait face à la ville de Transere, en contrebas. La Place du Gouvernement, la Gare et le Palais des Sciences ne forment en réalité qu'un seul et même ouvrage, sculpté dans le marbre brut. D'ailleurs, au-delà des Marches infinies qu'il faut escalader pour parvenir à la Place du Gouvernement, la ville entière semble sortir de la terre comme une seule et même pièce de roche. Sans le savoir, l'enfant et l'autre sont l'un à côté de l'autre. Il se tourne vers la gauche pour voir le père de l'enfant s'accroupir et lui parler doucement en regardant le Pont. Inquiet, pressentant quelque chose, l'autre lève le regard, mais il ne remarque rien. Les parents et l'enfant sont tous trois perdus dans leur contemplation. Il voit la bouche du père s'agiter, il voit l'enfant rire et la mère sourire. Le père sort un livre du sac qu'il garde en bandoulière, et le tend à son fils, en silence. Celui-ci, émerveillé, saute au cou de ses parents. Mais ce que l'autre ne voit pas, ce sont les quatre hommes qui s'approchent d'eux. Les yeux plissés de rage, les lèvres serrées,

le pas rapide et sec. On peut lire dans leur regard la colère. L'autre les voit trop tard, il tente de prévenir l'enfant. L'autre parvient à voir avec de plus en plus de précision les traits furieux de leur visage. Il ne voit que la haine. Mais le père de l'enfant n'a pas remarqué leur arrivée. L'autre a pourtant crié, imploré, supplié, ses efforts seront restés vains. Les sons que sa gorge fait naître s'évaporent dans l'immensité de l'espace qui les sépare lui et l'enfant, l'impénétrable frontière de la réalité. Leurs yeux ne sont plus à cet instant que d'immenses boules de lave. Rage. Rage. Le père et la mère de l'enfant se relèvent alors, paniqués. Deux des hommes se saisissent d'eux. Ils commencent à s'éloigner. L'enfant saute sur celui qui tient fermement sa mère et le frappe de toute la force qu'il peut trouver. L'homme se retourne, il a un bâton bleu à la main. L'autre est resté immobile, transformé en statue de sel. Il voit les cris désarticulés du père, il voit le bâton toucher la poitrine de l'enfant, et celui-ci être projeté à plusieurs mètres, retombant lourdement sur le marbre de la Place. Il voit aussi cet homme, tout de blanc, les cheveux noirs coiffés en raie, qui regarde depuis la capsule le corps inconscient s'écraser contre la pierre, il fume une cigarette. L'émotion glisse sur son visage et ne s'accroche pas à sa peau froide et lisse. Il les voit s'engouffrer dans la capsule, les parents de l'enfant qui gît là, il les voit se débattre et crier. L'enfant, lui, ne les verra plus jamais. Il restera là encore quelques temps, personne n'interviendra pour lui porter secours jusqu'à ce qu'ils soient complètement hors de vue. Tous immobilisés par la peur. Il a une brûlure sur la poitrine, une cicatrice sur le cœur, la première d'une longue série. D'autres lui feront plus mal encore que celle-ci. Il serre contre lui, cachant le trou fumant de ses habits brûlés, un livre à la couverture de cuir rouge.

\*

– Bonjour Monsieur Elij. Je voudrais que vous me fassiez un rapport sur l'état de nos actions, vous collaborerez avec Monsieur Desmerk. Il me le faut pour demain.

– Bien.

Le bureau de Monsieur Desmerk était situé dans le couloir adjacent à celui de Daeron. Les yeux plissés par une nuit agitée et une journée de travail, il marchait comme animé d'une force intérieure, qui le guidait. Il arriva devant une porte avec l'inscription : « Julien Desmerk, gérance financière. » Au moment où il voulut frapper, celle-ci s'ouvrit sur un homme grand et bien bâti, le visage anguleux, les traits saillants. Il passa sa main gauche dans ses cheveux courts ondulés et poussa un long soupir accablé en présentant sa main droite que Daeron serra.

– Alors ça doit être toi Daeron. Moi, je suis Julien. Viens, je t'emmène autre part, ça pue la cage à hamster ici, c'est infect. On va parler devant un petit café bien serré.

Daeron prit à gauche, feignant de connaître l'issue de ce labyrinthe de couloirs.

– Eh mec, par ici. C'est là-bas le réfectoire, au cinquante-sixième.

Il était tard et il n'y avait plus personne dans cette grande pièce à l'hygiène irréprochable. Des dizaines de tables rondes avec quatre chaises chacune. Certaines étaient déjà retournées sur les tables lavées.

– Viens, on va se mettre là.

D'un signe de la main, il demanda deux cafés noirs.

– Tu prendras bien un café, non ? T'inquiète pas, c'est la maison qui offre.

Après un lourd silence, un homme assez enveloppé, avec un tablier taché, leur apporta les deux gobelets en plastique. Il repartit vers le comptoir de quelques petits pas empotés. Le silence était toujours à couper au couteau.

– T'as pas le moral, toi, on dirait. Je me trompe peut-être, mais t'as vraiment l'air tracassé par quelque chose. Je vais t'avouer un truc mec, c'est rare quand je me trompe sur ce

que je dis, et quand ça arrive, c'est une véritable catastrophe, crois-moi.

Il se mit à rire, un rire fort, sûr de lui, plein d'affirmations et presque communicatif. Mais Daeron ne riait pas lui. C'est vrai qu'il était tracassé.

– Bon, ben on va commencer par le commencement, on sait déjà nos noms, alors, tu viens d'où ?

– Je ne sais pas, répondit-il après un instant d'hésitation, je ne sais plus, renchérit-il.

Agonie muette dans le silence qu'ils partageaient.

– T'es quand même un drôle de bonhomme, toi. Mais je suis certain que t'es pas si taiseux que t'en as l'air, allez raconte-moi ton histoire. Je suis tout curieux, t'as réussi, accouche maintenant ! dit Julien, d'un ton explosif, et toujours en souriant.

Mais Daeron avait le regard perdu dans les volutes de vapeur du café chaud. Il regardait la fumée danser et venir autour de lui. Pour finir, il leva la tête et rencontra le regard interrogatif de Julien.

– À ton avis, ça vaut quoi la vie ?

– Laquelle ?

– La tienne, la mienne, peu importe.

– Justement, enchaîna Julien d'un air malicieux, j'ai une théorie intéressante à ce sujet. Tu me diras ce que t'en penses, et puis, ça te fera rire, c'est le meilleur des remèdes mec. Bon, allez je me lance : imagine que tu travailles dans une centrale nucléaire qui, par le plus grand des hasards, (j'ai aussi d'autres théories à propos du hasard, mais ça, ça sera quand t'auras ri un peu) ; enfin soit, où est-ce que j'en étais ?

– À la centrale nucléaire.

– Ah ouais, donc t'es grutier dans cette centrale nucléaire qui est située juste à côté d'un labo secret, contenant des virus bactériologiques extrêmement dangereux et contagieux...

– Une centrale nucléaire à côté d'un labo avec des virus ?

– Un labo secret que je te dis. Qui irait chercher un labo caché près d'une centrale nucléaire ? Les gens se fient trop à leur bon sens ! Bon, je reprends : donc t'es grutier dans cette

centrale et tu manœuvres une palette de briques depuis ta cabine à trente mètres du sol. Seulement voilà, continua-t-il dans un débit de parole effréné, tu es fiancé à une fille superbe. Tu vois, genre canon et tout quoi. Mais comme elle, elle a un cerveau en plus du reste – continua-t-il avec un clin d’œil appuyé et en mimant une énorme paire de seins –, ben elle est partie à l’université de la Faction et tu ne la revois que le week-end, et encore, une fois sur deux. Et toi, tu es très amoureux. Avant de partir, bien sûr, la donzelle t’a laissé une photo d’elle. Pour le cas où tu te sentirais seul, qu’elle t’avait dit. Et comme c’est le cas, elle te manque beaucoup, tu prends sa photo de ta poche et tu la regardes en pensant beaucoup de choses très louables je n’en doute pas. Seulement voilà, tu as les mains moites de travailler si haut, t’as le vertige. Et la photo te glisse des doigts et vient se coincer dans le grillage à tes pieds, tu vois, y a toujours un grillage pour que le grutier voit s’il embroche pas un ouvrier ou deux en bougeant des barres d’acier.

– Oui, mais... où est-ce que tu veux en venir ?

– Attends, laisse-moi finir, tu vas comprendre. Donc tu te penches pour ramasser la photo, ta manche accroche un levier parce que ce matin-là il faisait chaud et que tu n’avais pas eu envie de fermer le bouton à pression de cette même manche. Tu accroches donc le levier et la grue se tourne rapidement vers la droite. Tu te relèves, alarmé par les cris des ouvriers en bas, mais il est trop tard, tu viens d’éventrer le circuit secondaire de refroidissement et la pression fait sauter le sarcophage du réacteur que tu as déjà fissuré avec ta palette de briques de plusieurs tonnes. Le circuit de refroidissement primaire saute à son tour et le réacteur fusionne. La centrale explose avec tout ce qu’il y a dedans, toi y compris, dans un beau petit champignon. Le labo qui se situe juste à côté saute aussi, bien entendu, avec la violence de la catastrophe. Les virus bactériologiques se répandent dans l’air, ils subissent une mutation suite aux radiations libérées. Ils infectent très rapidement une grande partie de la population mondiale,

le reste crève déjà de faim et de froid. La vie sur terre a disparu. Oui je ne l'ai pas précisé, mais les virus se transmettaient aussi aux animaux et aux plantes. Morale de l'histoire ?

– Je ne sais pas.

– C'est simple voyons, fais un effort : ta vie vaut celle de ta fiancée, tu serais vivant si elle n'était pas là. Ta vie vaut ta négligence, si seulement tu avais fermé le bouton de ta manche. Ta vie vaut le changement climatique, si seulement il n'avait pas fait si chaud. Ta vie vaut la moiteur de tes doigts, elle vaut ton vertige, elle vaut la force de pesanteur, elle vaut l'amour que tu portais à cette fille pour ramasser sa photo, comme si justement ta vie en dépendait. Ta vie vaut le petit neutron qui frappe le noyau d'uranium et produit la réaction nucléaire. Ta vie vaut celle de tous les êtres vivants qui sont tous morts maintenant. Tu vois, la vie vaut tout, et en même temps, la vie ne vaut rien.

Daeron regardait Julien comme si celui-ci venait d'allumer une lampe dans son esprit, découvrant un recoin qu'il n'avait pas encore vu. Cette lumière qui allait en allumer d'autres. Comme la réaction nucléaire, Julien venait de propulser un petit neutron. Encore quelques-uns et l'explosion aura lieu, pensait Daeron. Et cela le fit sourire. Julien le pointa du doigt, triomphant :

– Tu as souri ! tu souris, j'ai réussi ! – clama-t-il. Bon, et maintenant, si tu me disais vraiment d'où tu viens parce que c'est bien beau tout ça mais...

Il fut interrompu par la sirène qui annonçait l'heure prochaine du couvre-feu.

– Eh merde ! Bon, on se voit demain mec...

Il but son café, froid maintenant.

– Et le rapport ? s'inquiéta Daeron.

– T'inquiète pas pour ça, en une heure ou deux demain on aura fini, et big boss l'aura sur son bureau pour midi. Merci Mario ! lança-t-il enfin au gros bonhomme derrière son comptoir. Il n'avait pas bougé d'un poil, essuyant ses verres mécaniquement.

– À demain.

Daeron lui fit un signe de la main en le regardant regagner son bureau. Cette nuit-là, étendu sur son lit, il ne trouva pas le repos, il pensait et pensait encore. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre occultée de sa chambre. Il se regardait dans le blanc des yeux, aucune émotion ne pouvait transparaître. Il fronça ensuite les sourcils, comme si une partie de lui échappait à sa compréhension. Puis, lentement, il avança une main et la posa sur le verre froid. Son reflet faisait de même et ils se touchèrent, contact glacial. Ils posèrent la deuxième main, paume contre paume. Daeron ferma les yeux. Il pouvait entendre la pluie qui tombait à l'extérieur. Il imaginait le ciel, empli de tons rouges. Le soleil mourant commençait à disparaître, dévoré petit à petit par les mâchoires d'ébène de la nuit, son agonie déversait un torrent de sang et tâchait les rares nuages alentour, témoins taciturnes. Il détourna la tête et ôta ses mains de la vitre. Il ne subsistait que l'empreinte de ses doigts et la buée de sa respiration. Il alla jusqu'à la salle de bains. L'éclairage toujours clignotant découvrait par intermittence une petite pièce carrelée. Le seul mobilier consistait en un baignoire-douche contre le mur de gauche, ainsi qu'un lavabo sur une petite armoire, surmonté d'un miroir, en face de la porte. Le miroir était brisé en deux fragments.

\*

Le lendemain, Daeron croisa Julien dans un couloir, vers neuf heures du matin.

– Salut mec, ça baigne ? Regarde ce que j'ai là, lança-t-il, la bouche pleine de jambon, de fromage, de mayonnaise et d'un peu de salade.

Dans sa main droite il tenait comme un trophée un dossier à la couverture cartonnée orange. « État des actions. » C'était le titre, écrit au gros marqueur indélébile noir. Avec soin et minutie.

– J’ai bossé toute la nuit dernière pour ce résultat, continua-t-il sans prendre la peine d’avaloir, c’est super, tu vas voir, big boss va être content, il nous foutra la paix pour la journée.

– Mais pourquoi tu as fait ça ? On aurait pu le faire ce matin, ensemble. Ça a dû te prendre un temps fou !

– Dis pas de sottises. Tu m’intrigues tu sais, donc tu m’intéresses, principe de cause à effet tu connais ?

Daeron acquiesça.

– Okay, alors suis-moi, on va prendre un p’tit café, je connais un endroit bien mieux que ce réfectoire puant rempli de gens idiots.

Ils prirent tous les deux l’ascenseur.

– Alors comme ça, dit-il en appuyant sur le bouton du rez-de-chaussée, t’es nouveau ici hein ? Mais tu faisais quoi avant ?

– À vrai dire, je continue mes études à la Faculté.

– Ah je vois, tu bosses ici pour arrondir tes fins de mois c’est ça ?

– Ce boulot m’aide à payer mes études, répondit Daeron, en suivant Julien dans le hall d’entrée.

– Quoi ? Tes vieux sont trop radins pour te filer un peu de pognon ? C’est pas croyable !

Julien regarda à gauche et à droite d’un bref mouvement de tête et traversa la rue. Daeron courut pour se mettre à sa hauteur avant d’entrer dans le bistrot.

– Mes parents sont morts, dit-il doucement.

Julien ne savait plus où se mettre.

– Désolé, finit-il par dire.

Ils s’assirent tous les deux à une table haute.

– Deux cafés bien serrés et le plat du jour pour mon ami, il crève de faim, lança Julien au serveur.

– T’es tout blanc mec, j’espère que c’est pas ma remarque de tout à l’heure. Tu sais des fois je parle avant de réfléchir et...

– Non ne t’en fais pas va, c’est pas ça.

Daeron fixa Julien dans les yeux, puis il continua, il fallait qu'il parle, qu'il se confie.

– Tu vois, je ressens comme un manque dans mon existence. Pourtant j'ai essayé de le combler, par le plaisir, des plaisirs superficiels, de la vie d'homme. Des désirs, éphémères, inutiles. Mais c'est comme si j'attendais quelque chose que je ne voyais pas venir. En fait, c'est pas tellement l'attente qui me fait mal, mais plutôt l'ignorance. J'ignore ce que j'attends – il avait du mal à continuer –, et je ressens un tel ennui en attendant ce je-ne-sais-quel-manque...

Les phrases étaient entrecoupées de silence, les yeux de Daeron allaient du sol à ceux de Julien.

Blasé, déchiré, ensanglanté. Il est ce résidu humain, adossé à un mur décrépi, dans une ruelle humide et puant la charogne. Un cadavre, suicidé avec ce dernier shoot d'ennui, et cette seringue qui lui reste dans le bras. Il est ce jeune premier qui danse et fait la cour. Il voit tous ces yeux qui brillent à la lueur du vin et des millions de chandelles, bientôt toutes éteintes. À l'aise, bien caché derrière son masque d'ennui. Défiguré, oublié, asphyxié. Est-il dans le bandeau recouvrant le regard déjà trop longtemps éteint du condamné à vie ? Demeure-t-il dans le pistolet dont le canon est le prolongement de sa tempe et de ses pensées ? Ou se trouve-t-il dans son index accusateur, niant la culpabilité, lui-même prolongement de la gâchette ? Couché, coulant, vidant. Il est là, pourtant.

– Et cette immense frustration, continua-t-il après une petite pause, n'est pas seulement due à cet ennui, loin de là, mais on peut dire qu'il y contribue en grande partie. Il y a aussi cette atmosphère qui semble graviter au-dessus de moi. Des soupçons, c'est complexe. J'étouffe de bêtise, de lâcheté, d'ignorance, de normalité, de conformisme, de fatalité, de désespoir, d'acceptation silencieuse et lâche.

Julien l'avait attentivement écouté, sans rien dire. Buvant par petites gorgées le café que le serveur avait apporté un peu plus tôt, il savait depuis le début que cet homme voulait parler, il lui avait suffi d'apparaître pour qu'il sache à qui le faire.

– Tu sais, c'est étrange ce qui se passe avec toi, jamais je n'avais dit ce que je pensais ou ce que je ressentais à personne. C'était peut-être un tort. Sans doute voulais-je me forger une armure, pour que les lames de la vie me glissent sur la peau. Je n'ai plus envie de souffrir... finit par dire Daeron.

Julien avait sorti son paquet de cigarettes, il en prit une, la plaça entre ses lèvres, doucement, et l'alluma. Il ne quittait pas Daeron des yeux tout en exécutant ces gestes. Au mot « souffrir », la flamme jaillit du briquet et vint embraser le tabac. Derrière un mur de fumée grise, Julien prit la parole :

– Je suis honoré d'être la première personne à qui tu te confies, sincèrement. Tu sais, un ami m'a dit un jour : « on sait ce qu'est vraiment la vie uniquement quand on a touché le fond ». Il n'y a que les plus belles choses qui laissent des marques vraiment inaltérables dans l'âme. Des blessures qu'on a pas envie d'oublier, jamais. Un homme sans cicatrice n'est rien, Daeron.

Il tira une bouffée et souffla vers le haut. Daeron se leva, Julien en fit autant. Et lorsque celui-ci lui tendit la main, il s'empressa de porter la cigarette à sa bouche pour la lui serrer.

– Il faut que je retourne travailler, dit Daeron.

– D'accord mec. Dis-moi, je peux ? fit-il en désignant du doigt l'assiette que Daeron avait laissée intacte sur la table.

– Vas-y. On se retrouve bientôt.

Julien lui fit un clin d'œil avant de se rasseoir. Il se pencha vers l'arrière et étendit ses jambes. Il tira une autre bouffée avant de prendre la cigarette dans sa main droite. Il regardait le plafond, les yeux dans le vide. Il sourit.

C'est vrai qu'il n'osait jamais baisser sa garde, il ne voulait pas prendre le risque de se mettre à découvert. De se faire tromper. De se faire blesser. Il décida de faire une petite promenade avant de rentrer au bureau. Après tout, Julien avait bouclé le dossier. Il tourna à gauche en sortant du café. Il ne prêtait pas attention aux passants, aux capsules, aux immeubles.

Il marchait et marchait sans cesse. La tête baissée, les mains dans les poches, il pensait à cet homme qui devenait doucement ce qu'on peut appeler un ami. Le premier. Il pensait aussi à la vie, à sa vie. Elle l'obsédait, de plus en plus à mesure qu'elle lui échappait. Et il pensait qu'une vie n'avait de sens que si un but, un rêve y était greffé. Ce rêve se devait d'être impossible pour lui, et le but était de s'en rapprocher toujours plus près, et de ne l'atteindre qu'au moment même de mourir. Un absolu inatteignable donc, sans lequel toute vie, toute sa vie, serait obsolète. De ce désir de parvenir à cet absolu naissent les souffrances. Ces souffrances sont proportionnelles au degré d'éloignement de cet absolu. Plus l'espoir de le trouver est grand, plus les illusions imaginées pour le combler sont énormes, et plus les désillusions qui en découlent sont incommensurables.

– Mais si ma vie n'a aucun but, aucun sens ? dit-il à haute voix.

Il n'avait pas remarqué qu'au fur et à mesure qu'il s'éloignait du centre-ville, le débit d'êtres humains croisés s'amenuisait. Il tourna à droite, passa en dessous d'une arcade en fer forgé, noire. Il suivit inconsciemment le petit sentier qui descendait doucement et s'assit sur le premier banc de bois qu'il aperçut sans le voir.

– C'est peut-être ça la vraie vie, se dit-il, une vie sans rêve. Une chute libre. Sans rien pour vous arrêter, sans obstacle, sans contrainte.

Il repensa alors à une journée particulière. Quand il était petit, il faisait de longues ballades avec sa mère dans la campagne toute proche. Il se souvenait encore de cette dernière promenade en privilégié. L'odeur du pain grillé le tira d'un sommeil agité. Il avait fait un cauchemar cette nuit-là, un de plus. Il ouvrit les yeux et l'oublia bien vite en sentant les effluves qui provenaient de l'étage inférieur. Il descendit de son lit. Il parvenait même à se rappeler de ce qu'il avait ressenti au contact de ses pieds nus avec le bois du parquet : du bonheur insouciant. Il ouvrit les deux persiennes qui trouaient

le mur bleu. Dehors, le soleil venait tout juste de reprendre ses droits. Les nuages étaient teintés de rose et de rouge. Il était tôt et pourtant, il faisait doux, il n'y avait pas de vent. Il courut dans l'escalier. Il se souvenait de chaque marche, de celles qu'il fallait éviter le soir, quand il bravait l'obscurité et le silence pour chercher les bonbons dans la grande armoire et les manger dans son lit, sous la couverture. Il voyait encore sa mère lui dire de faire attention, comme toujours, de ne pas trop se presser, de ne pas se faire mal. Elle faisait bouillir du lait.

– Le beurre est sur la table mon chéri, tes deux tartines sont dans le grille-pain, n'attends pas qu'elles refroidissent, dit-elle en lui souriant, en lui caressant les cheveux, en l'embrassant tendrement, comme une mère qui aime.

Elle retourna s'occuper de l'ébullition. Ses cheveux châtain, déjà mêlés de gris, rassemblés en chignon, sa nuque découverte. Daeron ne se souvenait que de ses yeux et de sa bouche, les deux choses qui le touchaient. Des yeux ambrés, ocre. Et une bouche aux lèvres douces et minces. Il saisit le couteau et beurra la première tartine. Le beurre fondit presque instantanément, se liquéfiant, pénétrant la tartine. Il mordit à pleines dents.

– Eh doucement bonhomme ! lui dit son père, qui venait de paraître en complet noir à rayures blanches.

Il allait travailler, souriant. Il l'embrassa de ses yeux pétillants puis passa ses mains autour de la taille de sa femme, et plongea dans le creux de son cou.

– Ça sent bon.

– Ce n'est que du lait pourtant.

– Toi, tu sens toujours bon, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle rit silencieusement et ils s'embrassèrent.

– À tout à l'heure, finit-il par lui dire.

Elle répondit par un sourire.

– À tout à l'heure fiston, soit sage ! lança-t-il à Daeron qui venait d'engloutir ses deux tartines.

– Tiens, bois ton chocolat chaud. Voilà un sucre.

Il prit une grande inspiration et but le bol d'un trait.

Il sortit de son apnée avec une grande moustache de cacao au-dessus des lèvres.

– Te voilà devenu un homme ! rit-elle. Aller, va vite te débarbouiller et te changer, on va aller se promener tous les deux, d'accord ?

Il se voyait encore lui répondre un « oui » ravi, il se voyait courir, il sentait l'eau sur son visage, glacée, il voyait son petit pantalon de velours et sa gabardine brune.

Sur la table, le journal officiel du matin était resté plié, le père de Daeron n'avait pas eu le temps de le lire. C'était l'édition du matin, l'encre venait de sécher. Sa mère défit le nœud du tablier dans son dos et le posa sur la chaise. Elle s'assit et déplia le quotidien. À la une, le gros titre s'étalait : « Nouvelle directive du Comité ». Elle lut l'article qui consistait en une simple retranscription de la loi récemment promulguée :

**Article 513 du Code de la Vie Publique :** La critique est désormais totalement prohibée. Afin de respecter le droit à la parole de chacun, et ne voulant faire immixtion dans aucune opinion constructive, toute publication critiquant un aspect de la société, une institution ou une autre publication approuvée par le Comité de Censure et de Suivi Social Contemporain sera éditée par les personnes habilitées, les précédentes éditions seront détruites et les auteurs arrêtés pour le bien de tous.

Elle replia le simulacre de journal, se dirigea vers la petite porte mince, en face de la table et de l'escalier. Elle traversa le vestibule et entra dans le bureau de son mari pour le déposer là. Il fallait qu'il le lise aussi, ce soir. Elle retourna promptement à la cuisine en entendant les petits pas de son fils sur les marches.

– Tu es prêt ? lui demanda-t-elle, tâchant de chasser ses soucis.

– On y va !

Ils marchèrent le long de la route, sa petite main dans celle, toute douce, de sa mère. En silence, ils marchèrent, encore et encore. Sur ce petit sentier étroit de campagne. Il y avait des prés des deux côtés, il croyait que la terre s’arrêtait là-bas, à l’horizon, qu’il n’y avait que sa mère et lui, et rien de plus. Quelques arbres timides annoncèrent le bosquet en contrebas de la colline. Il arrivait par la droite, remplaçant l’herbe grasse. Le sentier s’ombrageait, il faisait plus doux, il y avait même une brise légère et parfumée. Ils marchaient toujours, sans rien dire, jusqu’à leur arbre. Il était un peu plus loin, sur une côte. C’était là. Un chêne, grand, majestueux, ancien. Le tronc était sombre et rugueux. Un jour ils avaient essayé d’en faire le tour en se tenant par la main. Mais son diamètre était énorme. Le soleil perçait entre ses feuilles, faisant un jeu d’ombres et de lumières sur les cheveux lâchés de sa mère. Émerveillement. Il y avait un petit renforcement à sa base, entre deux racines, de la place pour deux. Ils s’assirent sur la mousse et s’appuyèrent sur l’arbre. Devant eux s’étendait la fine limite entre la terre et le ciel. Et c’est là qu’il la franchissait, il s’envolait quand il était à cet endroit. Elle paraissait anxieuse depuis tout à l’heure, il le ressentait. Dans le contact de sa main, dans sa façon de sourire, dans son regard, dans sa façon de marcher. Il ressentait ces choses. Comme si les corps parlaient, comme les esprits, par les esprits, il comprenait cela. Après un long silence d’admiration, les effluves de l’angoisse le saisirent.

– Qu’est-ce qui ne va pas, maman ?

Il n’en pouvait plus de ne pas savoir.

Elle ne dit rien, elle ne fit que le regarder, comme une mère qui aime.

– Tu sais chéri, ton papa et moi, on doit faire certaines choses pour vivre, pour que tu puisses grandir sereinement, finit-elle par lui dire.

– Tu dois travailler, pour gagner de l’argent, je sais.

– Pas seulement pour l’argent, pour vivre tu comprends, pour être libre, pour être heureux, pour rêver.

– Moi, je veux plus rêver, ça fait trop peur, dit-il sur le ton du reproche.

Elle sourit.

– Tu dois rêver mon chéri, c'est la seule façon de vivre. L'Homme doit abattre tous les obstacles à son rêve. C'est ça la liberté tu sais, mon fils. C'est le signal qui t'indique que tu es encore en vie, que ton esprit est encore là, mieux que la souffrance. Cette étincelle, je la vois dans tes yeux Daeron, je la vois... Dit-elle dans un filet de voix.

Daeron regarda les yeux de sa mère.

– Moi, je la vois pas, lui répondit-il le plus sérieusement du monde, après un petit temps d'observation.

Elle eut un petit rire étouffé. Plein de désespoir muet.

– Ton père et moi, nous donnons l'étincelle aux autres.

– À qui ?

– Par l'amour, à toi. Et puis à tous ceux qui veulent rêver. Tous ceux qui se contentent de ce qu'ils n'ont pas, tous ceux qui veulent la liberté et rien de plus.

– Et comment vous la donnez à ceux-là ? demanda-t-il, curieux.

– Eh bien nous écrivons, nous écrivons le mode d'emploi.

– Le mode d'emploi ?

– Oui, le mode d'emploi de l'exil. Et tu sais, c'est dangereux ce métier. Nous devons faire très attention. Il y a certaines personnes à qui ça ne plaît pas.

– Qui ça ?

– Tu le verras par toi-même, il faut que tu fasses attention aussi tu sais. Il faut que tu gardes certaines choses pour toi. Ne livre tes secrets qu'aux gens en qui tu as confiance, comme si tu devais leur confier ta vie.

Daeron resta silencieux.

Le lendemain, son père, sa mère et lui se rendirent à Transere. Elle avait tenté d'en dissuader son mari, mais il s'était moqué de l'article du journal.

– Ils ne peuvent rien faire contre nous, ils ne prendraient pas le risque de nous arrêter. Ils savent que les gens ne seraient pas d'accord, il ne faut pas s'inquiéter, avait-il dit.

Voilà un Homme, avait pensé Daeron ce jour-là avant de partir. Son père lui avait offert un de ses livres. Il ne les revit plus.

Elle s'appelait Madeleine. Et elle aimait un homme : Xavier, un mari, son père.

Il en est arrivé au moment où il ouvre les yeux et que tout est blanc autour de lui. Mais là, c'est le bruit des enfants qui jouent sur les berges, lançant des morceaux de pain aux oiseaux, qui lui ouvre les yeux. Il se rend compte de l'endroit où il est. Un grand parc, et au centre, un étang. Des arbres à sa gauche et derrière lui ; un pont en ruine recouvert de lierre devant. Au-delà de l'étang, une butte couverte d'herbe. L'endroit est propice au recueillement. Il lui semblait, auparavant, avoir déjà aperçu les grandes grilles en fer forgé, avec des arbres empêchant de voir plus loin dans le parc. Il les voyait en se rendant au travail, en capsule. Il n'était donc pas très loin de son appartement.

Il se leva pour retourner travailler. L'après-midi était déjà bien entamée, il n'avait pas envie que son absence soit remarquée. Il se hâta donc de sortir par où il était entré et de reprendre la même route, sans se perdre.

Le soleil était maintenant en face de lui, aveuglant. Il marchait vite, en plissant les yeux. Profitant d'une grande ombre qui s'étendait, il fit un bref arrêt. Il observa l'immense bâtiment qui lui donnait du répit. Il voyait enfin ses énormes constructions qu'il apercevait de loin. Jamais il n'avait pris la peine de lever les yeux. On n'a pas le réflexe de regarder vers le ciel. Même l'esprit... Emprisonné à terre, enraciné. Le gros de l'immeuble était aussi haut que la moitié d'une tour de travail, ce qui était déjà considérable. Mais il se prolongeait par deux cheminées qui montaient à l'infini. Comme le Pont, il était impossible d'en voir la fin, on aurait vraiment dit qu'elles disparaissaient au-dessus du ciel. Il n'y avait aucune fenêtre et le bâtiment était sale, poussiéreux, couvert de suie.

C'était à peine si on arrivait à distinguer les lampes clignotantes qui montaient à intervalles réguliers vers le haut, courant le long des cheminées titanesques. Ce bâtiment l'intriguait, mais il devait rentrer, il se dépêcha. Il reprit donc sa marche contre le soleil et après quelques minutes, il arriva devant la tour de travail. Tout au long de la route, il croisa de plus en plus de gens. Ça grouillait, comme si on avait marché sur une fourmilière. Il passa la grande porte et traversa le hall. L'ascenseur montait vers l'enfer.

Immobilisation et ouverture.

Il marcha dans le couloir, en direction du réfectoire. Son escapade lui avait donné faim. Il chercha une place où s'asseoir, son plateau à la main. Il scrutait la pièce des yeux. Toutes les petites tables étaient occupées par des gens qu'il ne connaissait pas. Il finit par découvrir un sourire étrangement familier. Il remonta lentement vers les yeux et croisa le regard de Catherine. Il ne parvenait pas à détourner la tête. Elle l'attirait immanquablement vers elle. Il marcha presque malgré lui vers la table où elle se trouvait, entourée de deux autres personnes qu'il ne remarqua pas. Catherine ne parvenait pas non plus à détourner le regard, tant et si bien que ses deux amies la regardaient étrangement, passant successivement de Catherine à Daeron. Mais encore une fois, le temps s'était arrêté et Daeron parcourait des doigts ce visage qui semblait si doux. Il tenait entre son index et son pouce la petite mèche châtain qui descendait jusqu'à son nez. Petit et rond. Couvert de taches de rousseur discrètes, jusqu'à ses pommettes. Mais ce qu'il trouvait le plus beau, c'était ses yeux en amande, complètement nus. Il ne restait que cela. Verts. Ils finirent par percevoir un écho, lointain, mais qui revenait sans cesse.

– Catherine ? Catherine !

Elle revint à elle.

– Oui ?

– Tu ne nous présentes pas à ton ami ?

Celle qui parlait avait un étrange sourire, carnassier.

– Euh, oui, pardon. Sylvia, Rachel, je vous présente Daeron.

– Je suis Rachel Richter, enchantée.

– Et moi Sylvia Cassin.

Il leur serra la main à toutes les deux. Mais il revint aux yeux de Catherine. Elle le regardait, interdite, rougissante. Lui, il fronçait les sourcils. Il n'arrivait pas à donner un nom à ce qu'il éprouvait. Il avait froid dans l'ombre.

– Et donc vous vous connaissez ?

Il tourna la tête vers la voix. Elle correspondait bien au physique. Fine, stridente, aiguë, malade d'un simulacre de bonheur. Rachel. Le nez de travers, des yeux éteints dans un trou noir de mascara, les lèvres pulpeuses. Un masque de fond de teint. Recouvrir les imperfections.

– Non, on s'est croisés une fois, c'est tout.

Catherine avait répondu à sa place. Il se tourna vers elle.

– Apparemment le courant passe bien.

Inquisition déguisée. Elle levait un sourcil en le regardant du haut de sa chaise. Sylvia. Elle se tenait bien droit pour ne pas se sentir en infériorité. Le front fuyant, elle, elle n'avait pas les yeux éteints. Ils brillaient d'une lueur malsaine. Beaucoup plus boulotte que les deux autres filles. Daeron eut un petit mouvement de recul sous l'intensité de son regard.

– Non, on ne se connaît pas. Mais ça ne devrait pas tarder, répondit Daeron.

– Oui, nous allons certainement être appelés à travailler ensemble, corrigea Catherine.

Elles le regardaient. Il se sentait rapetisser. Catherine mit un terme au silence troublant qui régnait.

– Il est arrivé à pic pendant la mini-crise avec le nouveau gisement.

– Oui, c'est vrai qu'on ne demande pas mieux qu'un coup de main.

Elles semblaient se faire à sa présence. Elles reprirent toutes trois une conversation normale. Daeron pouvait enfin manger sereinement, sans sentir cette observation malveillante l'écraser. Malgré tout, il ne pouvait pas s'empêcher de prêter une oreille discrète à ce qu'elles se disaient.

– Le week-end passé, j'ai fait les boutiques, j'ai déniché une paire de chaussures... Superbe ! Je ne vous dis que ça les filles. Vraiment j'en revenais pas ! commença Sylvia.

– Où est-ce que tu les as vues ? demanda Rachel.

– Je t'en ai déjà parlé, tu vois, le magasin juste en face du distributeur d'alimentation.

– Ah ouais, je suis déjà passée devant, mais c'est tout.

– Enfin bon, je les ai achetées et ...

– Acheté quoi ?

– Les chaussures ! Suis un peu ! se fâcha Sylvia. C'est toujours comme ça avec toi, on ne peut rien te raconter, tu t'en fous, tu ne penses qu'à toi !

– Mais arrête, j'étais autre part c'est tout. Vas-y continue, je t'écoute.

– Après, je suis allée prendre une ration au distributeur d'alimentation et devine qui j'ai rencontré...

– Cédric ? Ne me dis pas que tu as vu Cédric ! Il est vraiment trop craquant !

– Ouais il est venu me parler en plus, on a bu un verre ensemble.

– Et après ?

– Eh bien...

– Alors ? s'impacienta Rachel.

– Il m'a donné son numéro de téléphone !

Elles éclatèrent toutes les deux en un cri grinçant, aigu, horrible. Catherine restait impassible, elle fixait Daeron qui semblait absorbé par son repas.

– Et alors ? On est pas assez bien pour toi ou quoi ? Dis-le si t'en as rien à foutre de ce que je dis, se fâcha Sylvia.

– Mais non, c'est pas ça, je... Je réfléchissais c'est tout.

Catherine essayait de se défendre.

– Ouais c'est ça. Bon moi je retourne bosser, je dois terminer la maquette. Tu viens Rach ?

– Oui, oui j'arrive, ne m'attends pas.

Elle partit dans un grommellement incompréhensible.

Rachel débarrassa la table puis s'approcha de Catherine.

– Te laisse pas faire, eh Cath, défends-toi quoi !  
Franchement, la laisse pas te parler comme ça !

– Je sais bien, mais bon, tu sais comment elle est...

Quand elle entendit Sylvia crier son nom, Rachel se dépêcha de courir vers la sortie, fagotée dans les derniers vêtements à la mode.

– À bientôt ! dit-elle encore d'une voix horriblement fausse et joyeuse.

Dans le couloir, Sylvia attendait Rachel de pied ferme.

– Qu'est-ce que tu lui as encore dit à la Jallot ? s'empessa de demander Sylvia, qui jouait nerveusement avec une mèche de cheveux.

– Rien du tout, elle profitait du fait que je débarrassais ses affaires pour me dire qu'elle en avait marre de tes sautes d'humeur.

– Quoi ? ! Non mais pour qui elle se prend ? Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Je lui ai juste dit que, si elle avait quelque chose à dire, elle devait le faire en face de toi.

– Pff, elle osera jamais, tu sais comment elle est !

– Hypocrite, persifla Rachel.

– La prochaine fois, tu me suis quand je pars, tu restes pas avec elle. C'est clair ?

– Oui, ne t'inquiète pas.

Et elles partirent toutes les deux vers leur bureau respectif. Daeron et Catherine restaient seuls dans le réfectoire. Daeron remonta progressivement la tête. Catherine, elle, n'avait pas bougé. Elle restait à l'observer, immobile. Elle venait de percevoir quelque chose dans le premier vrai regard qu'ils échangeaient. Quelque chose qui lui plaisait, quelque chose qu'elle attendait depuis très longtemps déjà. Et elle entrevoyait déjà leur avenir, son avenir. Enfin ce dieu anonyme qu'elle avait prié lui avait envoyé un signe. Elle ne devait en aucun cas manquer cette chance. Elle sourit, doucement.

Daeron vivait ce moment sur ses lèvres. Par imagination, il réalisait ce qu'il voulait. Et jamais elle ne saurait le moindre

de ses gestes, de ses soupirs, de ses caresses. Elle entrouvrit la bouche, comme pour parler, mais sans savoir quoi dire. Elle le regardait toujours aussi intensément. Lui, il passait silencieusement, désespérément, ses doigts sur la chair rouge et charnue. Pénétrant à l'intérieur, sensuellement, il toucha sa langue.

– Ça fait longtemps que tu es à Araidon ? Enfin, je veux dire, tu habites bien ici non ?

– Oui, euh, non pas depuis très longtemps, seulement quelques mois. Et juste la semaine, bégaya-t-il.

– Pourquoi ? Tu t'en vas le week-end ?

– Oui, je loge à Transere en fin de semaine.

– Oh ! Transere, vraiment, j'y vais rarement, mais je trouve la ville purement magnifique ! dit-elle, enchantée.

– Je ne sais pas, je n'ai pas souvent l'occasion de me promener, je dois étudier, pour la Faculté.

– Tu étudies encore ? Eh bien, tu ne dois pas avoir beaucoup de temps pour t'amuser.

– C'est vrai, répondit-il simplement.

– Mes parents travaillent à Transere, je vais les voir quelquefois. Ils sont aussi dans l'exportation de minerai. Enfin juste mon père et son frère. Ma mère elle, c'est plutôt l'alimentation.

– Ah oui ? À quel niveau ?

Elle était ravie de lui montrer que sa famille était de lignée respectable et qu'elle provenait de l'aristocratie nouvelle.

– Mon père et son frère ont monté leur affaire à la sueur de leur front. C'est eux qui redistribuent les minerais que Paintax extrait, ils les raffinent et les revendent. Ma mère aussi, c'est plus ou moins la même chose.

– Comment ça ?

Il essayait de paraître intéressé, mais en réalité, il tentait toujours de mettre un mot sur ce sentiment qui semblait prendre possession de tout son être, petit à petit. Une ombre l'envahissait, des ténèbres. Provenant des yeux de Catherine, qui semblaient plus verts que tout à l'heure. Un vert sombre, inquiétant.

– C'est elle qui réceptionne la nourriture que les usines alimentaires produisent. Elle la conditionne et approvisionne les hyper-marchés et les distributeurs d'alimentations qui fleurissent un peu partout.

– Et c'est grâce à ton père que...

– Que j'ai obtenu ce poste. Je sais ce que tu penses mais c'est faux. J'ai travaillé dur pour être ici. Mes parents, je ne les vois jamais. J'ai reçu les félicitations de mon père par lettre quand j'ai été engagée, répondit-elle, du tac au tac, sèchement. Les Jallot sont une famille respectée, descendant directement de la lignée aristocratique du passé, continua-t-elle, fièrement.

– Tu dis ça comme si tu en étais triste.

Elle le regardait en serrant les dents. Tout ce qu'elle n'avait jamais espéré, cet homme l'avait. Et c'est en cette femme que lui aussi trouvait ce qu'il avait toujours attendu. Ils le savaient tous les deux, mais ils se turent. Le silence les liait déjà, l'obscurité remontait doucement dans les veines de Daeron. Il ne pouvait plus lutter, elle le voyait. Elle sourit doucement.

– Eh Daeron !

Il se retourna et vit Julien qui s'approcha, inquiet.

– Viens t'asseoir ! lui répondit-il.

Il s'approcha. Daeron se retourna pour faire les présentations, mais Catherine avait déjà disparu.

– Partie... Dommage je voulais te la présenter.

– Je la connais déjà, dit-il en s'asseyant, et je suppose que tu as fait connaissance avec nos deux assistantes à la promotion ?

– Sylvie et Rachel ? Oui, elles avaient l'air sympathique.

– Elles sont sympathiques comme des veuves noires, méfie-t'en comme de la peste !

– Mais pourtant, elles étaient tout à fait normales.

– Justement mec, justement. Et Catherine est la pire, ne reste pas trop avec elle, ne la regarde pas et ne lui parle pas.

– Pourquoi ? Pourquoi tu me dis ça ? Elle semble très intéressante ! se défendit Daeron, qui ne comprenait pas pourquoi Julien s'acharnait ainsi sur elle.

- Elle est mignonne, tu ne trouves pas ?
- Mignonne ? Plutôt oui ! dit Daeron, content de son observation.
- T'es naïf. Fais-moi confiance, ne reste pas avec elle.
- Mais...
- Ne la laisse pas tâcher ton innocence. Ne la laisse pas faire.

Julien avait l'air très sérieux, et Daeron resta méditatif, se répétant son conseil pendant que son ami s'éloignait en lui faisant un signe de la main.

Il rentra chez lui, jeta son manteau par terre et s'assit sur le bord du lit. Il resta là un instant, les bras ballants. Il entendait encore les grosses gouttes de pluie qui tapotaient contre la vitre de son appartement. La pluie tombait toujours la nuit, et jamais il ne l'avait vue. Il se leva, retira sa cravate et déboutonna sa chemise en avançant vers la salle de bains. Il fit tourner le robinet, prit un peu d'eau dans ses mains et s'en passa sur le visage. Fraîche. Ça devait faire cet effet quand la pluie tombait sur la peau. Il s'emplit un instant de la sensation, fermant les yeux. Puis il les rouvrit doucement, posa ses deux mains sur le rebord du lavabo et regarda ses reflets dans le miroir brisé.

*Prends garde à ne t'attacher à personne. Tu ne voudrais tout de même pas faire du mal à ceux que tu aimes par malheur ? Non je ne crois pas. Tu ne veux pas non plus te faire du mal, n'est-ce pas ? Je sais que tu en as déjà trop donné et reçu, alors fais attention. Mais tu sais pourquoi, tu le sais. Toujours en attendre plus, toujours garder en vue cet Absolu trop haut, trop loin. Trop inaccessible tout simplement. Cet Idéal que tu attends, est-ce que tu l'as déjà aperçu, ne serait-ce qu'une seule fois, une toute petite fois ? Il n'est jamais là. Il faut que tu limites les souffrances, que tu limites les désillusions. Et donc les illusions, tu le sais, l'espoir. Tu le sais. Moi ? Non je ne sais pas ce qui fait le plus mal, entre réfréner ses envies de connaître ceux qui te paraissent hors du commun et s'attacher à eux pour se rendre compte qu'ils ne le sont pas. Mais ils se ressemblent tous tellement bien. Aucun ami, rien.*

*Tu l'as bien vu non ? Jamais, jamais ne faire confiance à un être humain. Jamais, tu m'entends ?*

Le miroir était brisé en trois fragments.

### 3

Imaginez. Imaginez votre vie sans nous. Que serait-elle ?  
Nous sommes le résultat de centaines et de centaines d'années  
d'évolution et d'auto-amélioration humaine. Tous vos acquis  
sociaux sont les fruits des arbres que nous avons plantés.

La liberté c'est nous. L'égalité c'est nous.

La sécurité c'est nous. La vie, c'est nous.

Le Comité de Censure et de Suivi Social Contemporain,  
mettez votre existence entre nos mains et  
nous vous la rendrons meilleure.

Une femme, souriante, présentait la publicité. Les yeux  
éblouis de la lumière de la réussite qui s'étalait, de la vérité  
qui se découvrait, Daeron finissait de manger, en attendant  
les prévisions météorologiques. Il s'était réveillé un peu après  
la levée du couvre-feu.

Le soleil brillera de 7 heures à 19 heures.

La température sera constante, 25°. Le vent sera faible.

Profitez des derniers jours de l'été, car dans deux semaines,  
il y aura du changement.

Une voix électronique. Une carte pour les trois Factions,  
avec à chaque fois leur capitale. Transere pour les Scientifiques,  
Araidon pour les Économistes et Logeth pour les Pacifistes.  
Tous ceux qui pouvaient regarder la télévision voyaient la  
même chose que Daeron, pareil, égalité.

Il se sentait comme ressourcé, les mauvaises pensées avaient quitté son esprit, il était purifié. Il allait d'un pas vif, il était souriant. Pas de capsule ce matin, il voulait marcher. Il repassa devant le parc, avec l'étang derrière les barrières humaines et naturelles. Le patron, ce jour-là, avait lui aussi l'air plein d'entrain.

– Pourrais-je vous parler une seconde ? lui avait-il dit.

Ils passèrent dans son bureau. Le mur du fond n'était qu'un énorme écran de télévision. On y voyait les aspirations de la société. Une courbe qui remonte vers un pic. Ça, c'était le boulot de Daeron.

– Bien, nous devons préparer un dossier concernant le nouveau gisement, dans le secteur 04. Il faudra le présenter à nos actionnaires. Vous allez choisir un collaborateur. Vous vous rendez tous les deux sur place, là-bas. Ça ne prendra pas plus que quelques jours, pas d'inquiétude à avoir. J'ai déjà tout planifié, je vous expliquerai ça la semaine prochaine, quand vous m'aurez communiqué le nom de la personne que vous aurez choisie. Voici les points essentiels à observer là-bas : je veux parler durement, de la production, des frais, des recettes et des dépenses. Tout cela devra apparaître dans le rapport que vous ferez tous les deux. Rien de plus, le reste ne m'intéresse pas et puis surtout, ça n'intéresse pas les actionnaires et les clients.

Il se grattait la tête entre deux phrases, pour être sûr de ne rien oublier.

– Ah oui ! Vous allez me préparer maintenant votre exposé de retour. Pensez à ce qu'il vous faudra dire au conseil de direction lors de l'assemblée. Il faut que vous soyez convaincant, je veux qu'ils repartent d'ici avec la certitude que leur argent est entre de bonnes mains et qu'il n'y a aucun risque concernant ce gisement, aucun risque pécuniaire je veux dire, cela va de soi.

– Très bien Monsieur, j'y vais de ce pas, je suis ravi d'avoir été choisi pour cette tâche, avait répondu très humblement Daeron.

– Et n'oubliez pas, surtout n'écrivez pas quelque chose qui pourrait attirer les foudres du CC. Et ne faites rien qui